Jean-Mathias PRE-LAVERRIERE

LA CULPABILITÉ ORIGINALE

exposé
1^e partie

La culpabilité originaire

exposé au CF. du 7 décembre 2016

Un homme violent, dont le père achète la docilité par des dons d'argent.

J'étais bien tranquille dans la cour de récréation.

Un camarade vient, il me donne un coup de pied, il me casse une jambe, sans un mot, sans rien.

- **Il n'avait rien fait, et le coup** — que j'appelle le Coup de la jouissance — ne peut être expliqué.
- Adam et Ève, eux, avaient fait quelque chose : **ils avaient mangé** ; mais quoi et pourquoi ?

Adam et Ève chassés du paradis,
est un tableau de Masaccio de 1427,
qui se trouve à Florence dans la chapelle Brancacci,

Ève cache sa poitrine et son sexe.

Adam, le sien bien en évidence depuis la restauration du tableau, se cache les yeux, tandis que son piéd droit s'arrache avec peine au seuil du Paradis perdu.

Un critique fait remarquer que, derrière eux, leurs ombres portées « font obstacle à la lumière du soleil ».

Sortant de l'Eden, des rayons noirs et pointus, à moins que ce ne soient des verges, s'approchent dangereusement du dos voûté d'Adam.

Sur un nuage rouge, un ange à la robe et aux ailes rouges les surplombe ; d'une main, il brandit un glaive et de l'autre, il leur enjoint d'avancer vers un désert dont ils ignorent tout.

Le drapé féminin de son vêtement n'adoucit pas le caractère terrible de sa mission.

Ce tableau est important pour le thème de la culpabilité originaire,
parce que

la perte de la grâce divine est ici clairement **figurée** par **la perte de la grâce corporelle**,

J'essaierai de dire pourquoi.

La Genèse donne cette perte de la grâce comme l'effet de l'acquisition d'un savoir interdit.

Mais on ne dit pas

❖ quel est ce savoir interdit,

ni

❖ pourquoi

ce savoir interdit est celui qu'on acquiert en mangeant.

- *En mangeant quoi ?*
 - en mangeant d'un certain arbre :
 - en mangeant de **l'Arbre de la connaissance**.

De la connaissance de quoi ? du Bien et du Mal.

il faut qu'on se débrouille avec ça.

J'examinerai

1. *le statut de la faute*
2. *l'acquisition du savoir fautif.*

et je soutiendrai que

- La genèse de la culpabilité originare se fait en deux temps :***
- *Avant la naissance, avec les débuts du dynamisme moteur.*
 - *Après la naissance, avec la manducation.*

1. STATUT DE LA FAUTE

Après de très nombreuses années d'analyse — *rebus bene gestis*, dirait Freud, *les choses ayant été bien faites* — une femme m'écrit une lettre.

- *Pourquoi encore une fois je veux me culpabiliser ?*
- *Pourquoi je veux faire croire que j'ai failli ? Comme s'il fallait que je ne puisse revivre une histoire d'amour.*
- *Mais payer pour qui ? pour quoi ? Je n'ai pas le droit d'être heureuse à cause de qui ? Ma mère ? M. ? G. ? (sa nourrice et la fille de sa nourrice, adolescente qui l'habillait et la masturbait comme une poupée sexuelle).*
- *Est-ce parce que je les ai rendues malheureuses lorsque j'étais jeune et que je n'étais pas comme elles le voulaient ?*
- *Il me semble pourtant que je ne fais que reprendre ce qui m'est dû, ce que l'on m'a volé. Peur des hommes, même ceux que j'aimais. Vaginisme avec D. (son 1^{er} mari) ; 20 ans avec un homme (...) impuissant (son 2^e mari).*

Cette lettre rassemble les questions que posent la plupart des cas rebelles de culpabilité :

- 1
 - Pourquoi se vouloir en faute, alors qu'elle ne l'est pas ?
L'explication donnée, *pour ne pas accéder au bonheur*, ne fait que déplacer la difficulté.
- 2
 - Pour quelle raison, le fait de ne pas avoir satisfait les attentes mortifères des adultes devrait obérer toute une vie ?
 - ce qui est d'autant plus incompréhensible que ces femmes l'avaient rendue profondément malheureuse,
 - lui avaient été à peu près constamment hostiles,
 - lui avaient interdit ce qui aurait pu soulager sa détresse : enfant, de dessiner, adolescente, de sortir ;
 - et que deux de ces trois-là l'avaient utilisée comme jouet érotique, *erotisches Spielzeug*, dans de graves dépravations.
- 3
 - Plus étrange encore, pourquoi, non seulement se vouloir en faute, mais *vouloir le faire croire* ?
- 4
 - Pourquoi mélanger deux domaines qu'elle est capable de distinguer, celui de la jouissance sexuelle et celui de l'amour ?
Registres qui n'ont de pleine valeur, elle le sait, que dans l'espace symbolique de l'échange.
 - *Le plaisir*, dit-elle, malgré l'érotisation forcenée dont elle a été victime autrefois et qui la laisse toujours en manque, *c'est une chose, mais ça ne suffit pas.*

5

- Elle introduit une nouvelle énigme en ajoutant la question *pour qui ?* à la question *pour quoi ?*
 - pour quelle raison vouloir s'approprier une dette qui n'est pas la sienne ?

6

- Enfin, comment comprendre le lien entre la faute supposée et l'interdit sur la sexualité ?

Les Lumières, dit Kant, donnent la capacité de sortir de l'état de mineur dans lequel on se complaît, quand, par « manque de décision et de courage », on choisit de rester soumis.

*Cette situation est banale en début de cure,
et le travail analytique permet souvent d'en sortir.*

Mais il n'échappe pas à Kant que

❖ Les tuteurs des enfants « tiennent pour très dangereux leurs pas vers la majorité »,
et
« leur montrent le danger qui les menace s'ils essaient de **marcher seuls** ».

Ce point est essentiel pour notre propos d'aujourd'hui.

Cependant,

*on ne doit pas parler de « manque de décision et de courage ».
quand il y a envahissement par la **culpabilité originaire**.*

Je le souligne,

*car il est important, quand l'analysant se reproche ce manque de décision et de courage,
ce qui est assez fréquent,
que le psychanalyste lui fasse savoir que ce n'est pas son avis, à lui,
afin d'éviter d'aggraver le sentiment de faute par son silence.*

*Dans L'homme qui marche,
Giacometti figure cette menace des tuteurs par la force de la gravité.*

Masaccio et Giacometti, représentent tous les deux l'effort nécessaire pour s'arracher au sol,

mais les œuvres ont des significations opposées :

- Giacometti montre la **résolution** nécessaire **pour aller de l'avant** (*bien que, sur la photographie, le personnage aille vers la gauche*),
- alors que Masaccio montre la **sanction** qu'est **une marche forcée**.

Je vais essayer de mettre en évidence que

La culpabilité originaire instaure l'acceptation du minorat.

Je n'entre pas dans la distinction que fait Kant entre *entendement* et *raison*,
et je me contente de noter, comme le montre cette lettre, que

dans une telle situation, il n'y a aucun recours à attendre de la raison.

Ce minorat rend impossible de

- *concevoir,*
- *raisonner,*
- *juger,*

dans certains domaines,

c'est-à-dire d'y accéder à **l'autonomie de pensée** qui rendrait possible
une autonomie d'action subjectivable ;

c'est-à-dire à

27/02/2017

la possibilité de poser un acte,
*ce qui est la **condition**,*
non pas de la morale, mais
de l'éthique.

Les questions soulevées par l'analysante
si embarrassantes pour la théorie
et si décourageantes dans la conduite de certaines cures,
peuvent être éclairées si l'on s'appuie sur Nicolas Abraham et sur Françoise Dolto.

La culpabilité passe pour n'apparaître qu'après la formation du surmoi :
il s'agit alors de la **culpabilité névrotique** issue d'un conflit entre instances.

Mais dans les cas les plus graves, et peut-être même dans tous, son **origine**, comme y a insisté Mélanie Klein, est bien **antérieure**.

Troubles originaires

Françoise Dolto a constaté que la culpabilité a pour origine les

❖ **malaises cœnesthésiques.**

Or la clinique nous apprend que les premiers de ces malaises, d'origine **toxique** ou **infectieuse**, peuvent être vécus dès la vie intra-utérine.

Ceux qu'on rencontre le plus souvent sont les **effets asphyxiants** des circulaires du cordon, dont on sait aujourd'hui que

l'agitation fœtale qui les cause, prise dans un cercle vicieux, est liée aux **angoisses de la femme gravide**.

Or ceci n'arrive que lorsqu'elle est **incapable** de faire la distinction aristotélicienne entre **mouvement naturel** et **mouvement violent**,

c'est-à-dire de supporter **la dimension agressionnelle de tout dynamisme vital**,

autrement dit, incapable de supporter ce à quoi on a d'abord voulu, sans le savoir, donner le nom d'**impetus**,

— ici donc, **l'impetus du fœtus**, sur lequel je reviendrai.

Au XVII^e siècle, en partant d'Aristote, on a tenté de définir scientifiquement l'**impetus** comme **force motrice**,

❖ mais on l'a aussi défini comme **puissance de mouvoir**,

ce qui était dire davantage, car

c'était ouvrir la voie, qu'il faudra aussitôt refermer, de sa **dimension vitale**,

ce que ne pouvaient prendre en considération les savants qui avaient la physique pour modèle épistémologique.

Or, pour **une femme coupable d'être enceinte**,

l'incapacité de penser la distinction entre mouvement naturel et mouvement violent

rendra encore plus insupportable

le dynamisme de l'être qu'elle porte en elle.

| Changeant alors de point de vue, on a dû ajouter que tout corps grave,

— entendez ici **grave pour la mère**, puisque le fœtus ne ressent la gravité que faiblement et en fin de grossesse —

que tout corps grave, donc, qu'il se meuve naturellement ou violemment, **reçoit** — ce sera encore une autre définition de l'impetus — une impression de mouvement.

En laissant ainsi la charge de la signification de l'impetus à la femme gravide,

on excluait celle de l'être qu'elle porte en elle.

Du coup, on rendait l'affaire du **dynamisme vital** intraitable,

puisque, **écartant** la question de **l'autonomie motrice**,

— et c'est elle qui nous intéresse aujourd'hui —

on éliminait toute possibilité d'examiner **sa portée anthropologique**.

Aux malaises **cœnesthésiques** notés par Françoise Dolto, il faut ajouter :

❖ les ébranlements proprioceptifs ❖ et les atteintes extéroceptives

consécutifs à des traumatismes physiques :

- chutes de la mère,
- oppressions rétorsives,
- coups de pied du père,
- tentatives d'avortements.

Pour être suivi, le conseil d'une amie : *Essaie de le décrocher* appelle une violence meurtrière, qui implique, non seulement de s'appuyer sur un ressentiment envers l'importun, mais encore de ne rien savoir de l'épreuve mortelle qu'il va subir.

En outre, on ne peut pas écarter l'éventualité que les coïts pendant la grossesse, ébranlant le fœtus, implantent l'idée de la dangerosité de l'activité sexuelle.

Dans le séminaire sur *Le transfert*, abordant les troubles originaires, Lacan, ce qu'on a tendance à négliger, se réfère à Mélanie Klein :

« Le sujet, dans le champ de l'Autre, ne rencontre pas seulement les images de son propre morcellement, mais, d'ores et déjà, dès l'origine, les objets du désir de l'Autre — à savoir ceux de la mère, mais avec le privilège que lui accorde le désir de celle-ci. »

(...) « Le phallus paternel est **rencontré** dès les premiers fantasmes du sujet, **dans l'empire intérieur du corps de la mère**, où se projettent les premières formations imaginaires. »

Je ne peux pas m'arrêter à ce passage qui mériterait un long commentaire, mais je souligne, ce que sont bien loin de faire tous les lacanologues, que, pour Lacan,

les images de morcellement sont référés, **dès l'origine** — ce sont ses termes — à ce qu'il nomme les objets du désir de la mère.

Ces perturbations premières ne sont pas toujours à l'origine des sentiments de culpabilité, mais, quand c'est le cas, elles seront particulièrement pénalisantes et difficiles à analyser, si **intervient** le processus qui est au cœur du mystère, la **pathogénie introjective héréditaire**, dont les effets seront des **blocages du procès de subjectivation**.

Restent à déterminer

❖ **de quelle faute du fœtus**
ces troubles seront supposés la conséquence,

et à repérer

❖ **quelles punitions la stigmatiseront.**

Publié dans *l'Ecorce et le noyau*,
le texte de Nicolas ABRAHAM, « Le "crime" de l'introjection »,
texte elliptique, parfois approximatif, mais inspiré,
cerne la difficulté de l'origine de la faute.

Il faut faire attention, car, pour lui,

La culpabilité est causée par une faute,
illusoire certes,
mais
qui doit bien venir d'une réalité.

Car, ajoute-t-il, mais sans s'en expliquer davantage,
« **le fait originel a déjà été commis.** »

L'affaire sera moins obscure, si on peut faire valoir que

la faute,
produit de conversion du fait originel
se constitue par rétroaction.

Ce fait originel converti en faute, le péché originel, est à découvrir.

Et nous verrons qu'

il se redouble au moment de la première dentition.

Dans le syntagme "*crime*" de *l'introjection*,
Nicolas ABRAHAM encadre par des guillemets le mot *crime*
pour indiquer que le crime est illusoire,
mais ce crime, il le qualifie à tort d'imaginaire,
car, ni l'image, ni l'imagination, ni l'imaginaire, et encore moins la
spécularité, n'ont la moindre part à l'affaire.

Je vais essayer de montrer que

le crime, **commis en communauté**,
est consécutif à

un type particulier d'introjection
qui convertit certains faits originaires en
faute.

Ferenczi parlera, dans *Confusion de langue*, de « l'introjection (par l'enfant) du sentiment de culpabilité de l'adulte », mais nous allons voir que, si c'est bien le cas, le processus est plus complexe.

Ce crime **n'est pas** illusoirement criminel,
mais
réellement criminel et criminogène,
et ce n'est pas l'enfant qui le commet:

Je nomme cette introjection :

l'introjection pathogène héréditaire.

J'examine trois moments de la thèse de Nicolas Abraham.
Ils n'ont rien d'évident.

a

Le « fantasme de **culpabilité** » doit être compris dans sa liaison au « fantasme de **punition** ».

b

« Le fantasme de « crime » ne serait (...) rien d'autre qu'une **rationalisation rétrospective** de la culpabilité inhérente à l'acte même **d'introjection** ».

c

Avec l'emploi du langage, la rupture de la symbiose liant originellement l'enfant à sa mère va rendre la **duplicité** inéluctable ;
causée par cette rupture, elle détruit l'innocence.

a

Nicolas Abraham

Le « fantasme de culpabilité » doit être compris dans sa liaison au « fantasme de punition ».

4 points :

- le corollaire du talion
- une tactique : séduire la divinité terrible par un meurtre
- l'interdiction héréditaire de territoire
- l'empêchement de penser

Le corollaire du talion

La loi du talion a un corollaire, constaté en permanence et toujours oublié.

En effet,

on est en permanence surpris par quelque chose

qu'on a appris il y a très longtemps,

mais dont l'universalité masque le caractère exorbitant :

le constat, sans cesse renouvelé, mais échappant sans cesse à la conscience réflexive, que

toute peine,

y compris les accidents et les maladies,

est une punition.

Et plus exorbitant encore, que

la punition engendre la faute.

— une faute qui restera souvent inconnue.

Quand un boxeur subit une défaite éclatante, on dit qu'il a subi une punition.

On dira qu'il cherchait ce qui lui est arrivé.

Mais pourquoi cherchait-il *une punition*,

et la punition de quoi ?

- Peut-être d'avoir voulu donner **des coups**,
 - ou peut-être même d'avoir voulu en recevoir :
- mais alors, on ne saurait pas s'il cherchait la punition
en tant qu'**afflictive**
ou en tant que **jouissive**,
ou **les deux** ;

et, du coup, même la morale,

au sens le plus bas du terme,

est perdue.

Séduire la divinité

❖ Dans les sociétés sacrificielles,

on tente de **se débarrasser de la faute**
en séduisant la divinité terrible par des meurtres ritualisés,

*au besoin, en redoublant la victime sacrificielle, **qui peut être soi-même**, par une victime émissaire.*

❖ Dans nos sociétés

où **les divinités assoiffées de sang ne sont pas nommées**,
le sacrifice ne peut être institué.

Il ne peut donc **pas** acquérir un **statut réglé**,
mais il **subsiste** de façon dissimulée sous diverses formes :

- les accidents de voiture, les accidents chirurgicaux.
- les accidents domestiques homicides.
- les erreurs judiciaires éclatantes, comme aux Etats-Unis avec les condamnations à mort iniques de Noirs.
- les complicités avec le terrorisme, faciles à repérer dans certaines prises de position actuelles.
- les négligences et les erreurs dans la conception et la maintenance des centrales nucléaires.

ainsi que, *ce qui nous occupe aujourd'hui*,

❖ les **meurtres d'âme**, qui ne sont pas moins criminels,
et dont le président Schreber a montré **l'institutionnalisation** avec *l'affaire de la pesée*.
Cette affaire mettait en évidence **le pouvoir sur le corps** du magistrat que la société donnait à Flechsig,
pouvoir dont la nature doit être considérée comme **bio-politique**.

On est amené à une question anthropologique :

Peut-on considérer que les meurtres d'âme sont
un mode dégradé, arituel, de sacrifice au Dieu terrible,
dont l'adresse, faute de nom, ne peut être énoncée ?

La fonction apaisante des sacrifices, ritualisés ou pas, meurtres d'âme ou mises à mort corporelles, rencontre une limite, celle de **l'ancrage du principe de rétorsion**, signalé par Charles Malamoud dans *Cuire le monde*, p 205 :

« La mansuétude de la victime n'est pas assurée ;
(...) le désir de **rétorsion** semble si naturel,
si conforme au principe de compensation sur lequel se fonde l'économie dharmique
que

le sacrificiant n'en finit pas de redouter les effets de sa violence. »

« Les textes ont beau proclamer que le meurtre sacrificiel n'est pas un péché,
le sentiment de **culpabilité** ne se dissipe pas aisément »

« et **la force du rite** est bienvenue, qui s'ajoute à **la persuasion**,
pour **enfermer la victime dans sa condition de victime**. »

Interdiction héréditaire de territoire

Quand l'Unité duelle est indissoluble

il y a empêchement de posséder un territoire propre.

Une analysante vient d'acheter, non sans mal, le petit appartement qu'elle louait.
Une amie lui dit : « C'est bien, tu as un appartement ».

« *Le fait de faire des choses officielles qui me rendent indépendante, ça, ça me rend mal.*

Je sais que j'ai le droit d'avoir ma vie, (mais) je me suis toujours refusé le droit d'avoir une vie indépendante, tout en affirmant haut et fort que je l'ai.

La conséquence : il faut que je reprenne du Prozac. »

Vouloir un **territoire propre** prouve qu'on est un rebelle,
c'est-à-dire **qu'on est méchant.**

C'est pourquoi

- On interdit à un enfant de fermer à clef la porte des toilettes ou de la salle de bains.
- On ne frappe pas à la porte de sa chambre ou on n'attend pas son autorisation avant d'entrer.

Il faut y voir des manifestations de **l'empiètement** winnicottien.

Dire à un enfant

Tu es tout le temps dans mes jambes

met en évidence **le caractère héréditaire de la faute** ;

car,

si l'enfant n'a **pas de lieu propre** où **vivre sa vie**

c'est que

la personne qui l'en empêche, ou qui le lui reproche,

n'a pas pu lui donner l'autorisation d'en avoir un,

- pour la raison qu'elle-même n'en avait pas reçu l'autorisation autrefois.

En outre,

l'interdiction d'avoir un territoire propre peut être aggravée par

l'abolition de la différence intérieur/extérieur qu'opère le viol.

Les âmes errantes n'ont pas d'ancrage,

car elles ont perdu la dimension symbolique du psyché-soma que doivent protéger ceux qui respectent les enfants.

Une ancienne SDF, après avoir été aidée à quitter la prostitution : « *On m'a donné un appartement, je n'étais ni dehors, ni dedans.* »

Son **psyché-soma détruit.**

« *Ma tête était d'un côté, mon corps de l'autre.* »

Empêchement de pensée

Dans *Les criminels par conscience de culpabilité*, Freud souligne que

« La conscience de **culpabilité** est là **avant le délit**, mais sous la forme paradoxale d'un **obscur sentiment de culpabilité**, *dunkle Schuldgefühl*. »

Il faut donc noter que ce qui est conscient est un sentiment de malaise, mais que la culpabilité peut ne pas l'être et devra être déduite de ses effets.

Pour s'en débarrasser, nous dit-il, on peut

❖ **commettre un délit.**

« (grâce auquel) la conscience de culpabilité peut **se placer** d'une façon ou d'une autre. »

C'est ce qui permet de comprendre pourquoi la rédactrice de la lettre se voulait en faute.

Cependant, dans le cas où il s'agit d'un délit qu'on a réellement commis et qu'on ne peut assumer, ou qu'on a souhaité commettre alors qu'on ne peut en assumer l'idée, il est possible de

❖ **le projeter** en l'attribuant à quelqu'un d'autre ;
*ce qui a pour effet, **non de supprimer la culpabilité**, mais de **l'enfourer davantage**.*

C'est ce qui se passe souvent chez les parents,

et pour toujours,
les enfants *auront les dents agacées*, c'est-à-dire que
leur pensée sera entravée.

*J'examinerai le rapport entre les **dents** et la **pensée** dans le prochain exposé.*

En effet, si la culpabilisation est utilisée à des fins projectives de disculpation, elle sert un autre dessein, — celui des théologiens du « Tremblez, chrétiens » — **l'empêchement de la pensée**, quand elle peut nuire à la soumission.

Le recours au Prozac manifeste cette entrave.

Il met en évidence

l'impossibilité du recours à la raison.

L'analysante à l'appartement, mécontente : « *Je me demande ce que m'apporte la psychanalyse.* »

Je lui propose d'y réfléchir.

« *Je suis plus adulte ... C'est les autres qui l'ont remarqué. Je suis plus sûre de moi.* »

Et tout de suite :

« *(quand quelque chose m'arrive), j'ai tendance à me sentir coupable.* »

Je me dis que,

*si la personne en face s'est conduit comme ça, **c'est que je le méritais.***

Elle enchaîne.

*C'est vrai que c'est relié à l'enfance : « **C'est parce que tu es méchante** ».*

« Si elle (ma mère) me faisait poireauter une demi-heure à la sortie de l'école : C'est parce que j'ai beaucoup de travail ».

La petite fille devait l'attendre avec un sentiment de déréliction absolue, seule sur le trottoir après le départ de tout le monde.

*L'explication en était bientôt donnée par sa mère : « **C'est parce que tu me donnes beaucoup de travail** ».*

Elle s'excuse de dire de telles bêtises,
*sans se rendre compte que la **dégradation de sa pensée** est la conséquence infantilisante de la nocivité de celle dont elle ne peut se séparer.*

- Cette dégradation signe un **enclavement**,

dont Tamara Landau a fait valoir la diffusion en clinique, dans L'impossible naissance ou l'enfant enclavé.

Ce que cette analysante appelle **dire des bêtises** est

la mise en évidence d'un fait itératif, **le crime de sa mère** :

celui de la laisser dans une détresse,

une Hilflosigkeit, l'absence de toute possibilité de recours,

telle qu'elle l'avait amenée, toute petite, à partir seule dans la rue sans savoir où aller ;

départ désespéré que son père avait stigmatisé en lui reprochant de ne pas avoir pris en compte l'inquiétude qu'elle allait causer à sa mère,

ce qui est tout de même un comble.

Que révèle ce comble ?

– c'est un peu compliqué, mais je n'y peux rien –

Le reproche que **cet homme adulte**, son père, adressait à sa toute petite fille

était **celui qu'il n'avait pu autrefois adresser à sa propre mère** :
la grand-mère paternelle donc de l'enfant,

grand-mère qui, elle-même, avait **introjecté la relation** qu'elle avait à sa propre mère, c'est-à-dire à

l'arrière grand-mère paternelle de la petite fille.

❖ **Le crime** de la mère de cette petite fille, cautionné par son père, de l'avoir laissée dans une **détresse affreuse**, *crime malheureusement banal*, avait été redoublé par celui de

lui interdire de penser — *de penser quoi ?*

que sa mère, **abusant du pouvoir hypnotique qu'ont les parents**, se moquait cyniquement d'elle, en lui enjoignant de prendre pour bonne une **excuse dérisoire**.

*Un sketch des Deschiens illustre l'interdiction du **savoir** en tant qu'il peut **donner accès à la pensée**, où un père et une mère s'allient pour blâmer avec violence le goût de leur fils pour la lecture, ne lui autorisant que celle des mémoires de Janie Longo.*

Interdit de penser :

L'interdit de penser se déduit de l'impossibilité de soutenir un dialogue non circulaire avec soi-même.

b

Nicolas Abraham

« Le fantasme de « crime » ne serait (...) rien d'autre qu'une rationalisation rétrospective de la culpabilité inhérente à l'acte même d'introjection ».

- *disculpation*
- *rationalisation hors-raison*
- *introjection pathogène héréditaire*

QUE FAIRE ?

Tu n'as qu'à chercher

est une technique couramment employée par les parents pervers et les polices politiques.

Disculpation

La culpabilisation des enfants

a pour **fonction**

de disculper les adultes,

- les parents d'abord,
- mais aussi tous les puissants dont on a besoin pour survivre.

❖ ***C'est pourquoi les dieux ne sont jamais coupables.***

Le père et la mère, même quand ils sont en conflit permanent,
sont souvent alliés dans cette culpabilisation,
dont l'effet commode est **d'empêcher de penser.**

Les proches prennent le relais.

Écoute ce que dit ta mère. Écoute ce que dit ton père.

Ton père ne dit plus un mot, ta mère pleure toute la journée : tu vois la peine que tu leur fais, après tout le mal qu'ils se sont donné pour t'élever.

Les enfants homologuent l'interdit de penser dont ils sont victimes.

Ferenczi, en 1932, l'avait fortement marqué :

❖ **« L'autosacrifice de l'intégrité de son propre esprit pour sauver les parents. »**

Cette disculpation remontera aussi loin qu'elle le peut
les lignées paternelle
et, le plus souvent, maternelle.

Une femme qui souffre de l'inhibition de sa créativité, dont elle n'ignore pourtant pas le potentiel :

« Ma culpabilité vis-à-vis de mon fils (de lui avoir fait tant de mal) ne cessera jamais. »

La culpabilité ne doit pas cesser, la jouissance de la culpabilité ne doit pas cesser.

Or elle sait qu'il y a d'autres jouissances qui la valent, et de loin.

❖ ***Pourquoi donc est-elle attachée à cette jouissance-là, délétère ?***

C'est sa difficulté à assumer l'idée des torts de sa propre mère à son égard

(« elle est fragile »),

qui l'empêche de se pardonner ses torts objectifs vis-à-vis de son fils

(« il est fragile »).

Dans le redoublement du mot « fragile », vous entendez

l'inhibition du sadisme, qu'elle devra retourner contre elle-même.

Si elle tient à conserver cette culpabilité,
c'est qu'elle entend rester soumise à un surmoi obscène et féroce.

Or nous savons que ce surmoi n'est rien d'autre que la face obscène et féroce des parents :

❖ ***il s'agit de maintenir l'Unité duelle pour le pire.***

Le surmoi obscène et féroce maintient l'Unité duelle.

Il enjoint

- non seulement de **ne pas se séparer** de l'Autre primordial,
- mais de **ne pas s'en distinguer**.

Il faut noter que *l'Unité duelle a un **pôle céphalique**. Ce pôle céphalique est souvent la mère, mais pas toujours.*

Dans la correspondance entre la marquise de Sévigné et sa fille, on voit que chacune essaie de l'occuper tout à tour, l'une par ses déclarations d'amour valant pour exigences et reproches, l'autre par ses bouderies et ses somatisations.

Dans le cas de l'analysante, en ce moment de la cure,

le travail analytique lui avait permis de reconnaître pleinement les torts de sa mère,

mais ne pouvant en assumer l'idée **sans culpabilité**, elle recourait à la toute-puissance :

❖ **C'aurait été la tuer.**

Quand, après bien des années, un analysant, surmontant la peur de tuer celle à qui il est collé, arrive à dire ce qu'il a à dire, il est tout étonné que l'autre y survive.

Tuer qui ?

*La mère originaire, **la Chose**,*

matrice de celles et aussi de ceux qui, non seulement, selon Freud, échappent au jugement, *entziehen der Beurteilung*,
mais **qui doivent** échapper au jugement.

La disculpation des parents, quand ils sont doucereux, s'observe facilement dans les institutions, internats ou externats, quand quelqu'un rapporte

- une maltraitance envers un enfant
- ou une conduite incestueuse.

Il ne faut pas exagérer.

Vous en voulez aux parents.

Nota bene.

Le succès de la notion de **résilience** est ambigu ; il doit être considéré comme un symptôme,

car elle remplit une double fonction :

- *d'une part, elle permet de **disculper les parents** en se confortant de l'idée que le mal **venu d'eux, ou de ceux, enseignants et prêtres, qu'ils cautionnent** — ne serait-ce qu'**en exigeant le silence** — n'est pas si grave,*
- *d'autre part, elle **autorise à vivre malgré les dommages, toujours ressentis comme des punitions.***

Rationalisation hors raison

La rationalisation hors raison :

- **recourt au raisonnement** pour trouver une cause acceptable par le surmoi et la doxa,
- **refuse la raison** qui exige que l'effet soit consécutif à la cause.

La rationalisation hors raison a deux fonctions :

- **justifier** la perte de la joie de vivre.
- **disculper** les parents :

❖ d'une part,

en leur trouvant des excuses :

- *Ils avaient des soucis.*
- *Ils ne se rendaient pas compte.*
- *Le Docteur leur avait dit que ça s'arrangerait à la puberté.*

❖ d'autre part,

en s'efforçant, par l'adhésion à la punition,

non seulement de croire,

mais **de faire croire qu'on est coupable**,

Mélanie Klein, dans *Les tendances criminelles chez les enfants normaux* :

|| « **Tout enfant qu'on appelle « vilain » est poussé par le désir d'être puni.** »

Les régimes totalitaires exploitent ce souhait, ce *Wunsch*,
par l'institution politique de l'autocritique.

Les procès de Moscou l'ont illustré,
de même que les faux aveux criminels — *l'affaire du pull-over rouge dont il faudrait mettre en évidence la nature politique* —
qui seraient **incompréhensibles autrement.**

Il en résulte un cercle vicieux,

empêchant le déroulement d'une chaîne cartésienne :

1. Il faut bien que j'aie commis une faute, puisque je suis accusé.

2. Il faut bien que je sois puni, puisque j'ai commis une faute.

○ **et le cercle se referme :**

3. Il faut bien que j'aie commis une faute, puisque je suis puni.

Ce qui pourrait éclairer la question posée par Lacan sur Aristote, du moins quant à sa passion syllogistique :

Pourquoi est-ce qu'il se tracassait comme ça ?

Freud, « La tension entre le **surmoi** sévère et le **moi** qui lui est soumis, nous l'appelons conscience de culpabilité »

« La conscience de culpabilité (*Schuldbewusstsein*) (...) se manifeste comme **besoin de punition** (*Strafbedürfnis*). »

L'introjection pathogène héréditaire

Ferenczi, qui l'a introduite en 1909, définit en 1912 **l'introjection** comme le processus d'**élargissement du moi au monde extérieur**.

Pour éviter les **confusions** fréquentes entre **l'identification** et **l'introjection**,

l'introjection est à comprendre comme

la mise en soi d'une relation.

La rationalisation hors raison de la culpabilité est l'effet d'une catégorie particulière d'introjection :

l'introjection pathogène héréditaire.

Ce processus est au cœur de l'énigme de la culpabilité originaire.

L'introjection étant inconsciente, ses enjeux ne sont pas repérables ; il ne peut donc pas s'agir d'un acte, comme le croit Nicolas Abraham.

Dans l'introjection pathogène héréditaire,

les parents introjectent la relation de culpabilité de leurs propres parents à celle des leurs,

❖ *et la régression est infinie.*

Le propre de cette introjection est qu'

elle ne s'active qu'après la sanction.

Dans une cure,

ses traces ne pourront être subjectivées que

lorsque **la perlaboration de la tromperie** qui la supporte aura été **autorisée**,

et, je l'ai souligné à plusieurs reprises,

l'autorisation ne peut généralement venir que de l'analyste, **ce qui lui donne une obligation technique.**

Il faudra une longue analyse,

non pour découvrir la tromperie, ce qui peut se faire assez tôt, mais pour en mesurer les dégâts.

Cette tromperie est le verso

dont celle de l'insinuation du serpent — que j'examinerai la prochaine fois — est le recto.

Une mère s'énerve en essayant d'enfiler la chaussure gauche de sa fille à son pied droit, ce qui lui fait mal. La mère ne supporte pas les cris.

Elle ne supporte pas que
le pied, métonymie de l'enfant,
en refusant d'entrer dans la chaussure,
conteste sa légitimité de mère à décider ce qui est bon et mauvais pour lui.

Cette légitimité maternelle, qu'elle voit contestée par le pied de sa fille, **n'est pas la sienne propre**, mais celle de sa mère *en tant qu'elle n'en est pas séparée*,

légitimité que **l'introjection pathogène héréditaire l'oblige à lui conférer** en toute ignorance de l'aliénation qu'elle produit.

La situation empire.

Si sa mère ne lui en rend pas compte à ce moment ou plus tard, l'enfant interprétera sa colère comme l'effet d'*une faute qu'il aurait commise*.

Il en déduira qu'elle vient de son pied, métonymie de lui-même, **sans avoir les moyens de comprendre** en quoi le pied est fautif ;

et il interprétera le mal qui en résulte comme la **punition d'une méchanceté dont il ignore la nature**.

Pourtant,

— **et c'est le paradoxe de l'affaire** —
nous verrons que

le pied de la petite fille y est pour quelque chose.

Ce type de situation est tristement banal.

Celle-ci a de singulier que la mère qui me l'a rapportée en portait la culpabilité depuis longtemps :

- culpabilité objective dans ce cas, puisqu'elle résultait d'un *dommage infligé à un être innocent*,
- mais qui en redoublait **une autre** de nature **inconnue**, attestée par le fait que jamais l'idée d'en parler à son enfant ne lui était venue, *alors que, par profession, elle ne pouvait ignorer que cette parole les aurait soulagées toutes les deux.*

ÊTRE VIVANT

Dans Homo sacer, Giorgio Agamben a insisté sur la différence qu'il convient de faire entre bios et zôê.

Être vivant relève de la **bios**, la vie qualifiée ;
c'est autre chose, et c'est plus, que
vivre au sens organique, qui relève de la **zôê**, la vie animale,

Le titre d'une pièce de café-théâtre le met en évidence :
Je te le dis, Jeanne, c'est pas une vie, la vie qu'on vit.

La vie qualifiée est la vie qui mérite d'être vécue,
ce qui ne peut être qu'à la **double condition**

❖ **d'avoir la parole**, une parole à soi

et

❖ **d'avoir un territoire**, une chambre à soi, a room of
one's own.

Bien qu'elle eût la parole, c'est faute d'avoir possédé un territoire propre que Virginia Woolf n'a pu trouver pour seul refuge que les eaux noires de la mort.

L'homme violent de la cour de récréation se réfère à sa mère.

« **Si je vis, je tue** sa fille à coups d'aiguille (c'est ce qu'a fait sa mère enceinte),
(fille) qu'ils n'ont jamais eue. »

Il dit qu'il a envie de hurler.

Je lui précise ce qu'il sait déjà, que, ici, c'est permis ;

mais il ne le peut pas, alors qu'à deux reprises, il a cassé du mobilier dans mon cabinet.

Le cri, en effet, est la prémisses et la condition de la parole propre,

— vous remarquerez que *Le cri de Munch est un cri muet* —

ce que prouve le fait que **les démutisations** se produisent le plus souvent, selon mon expérience, après une libération de violence.

Il continue.

« Ma mère a tué sa fille à coups d'aiguille ;

et le viol qu'elle a vécu (dans sa jeunesse) recouvre ça. »

Il entend alors **l'injonction** qui lui est faite depuis toujours,

et **qui définit** clairement **ce qu'est vivre au sens animal**, vivre au sens de **la zoé** :

« Tu vas la fermer. »

« Tu ne diras jamais rien. »

« Depuis le début, tu ne pourras vivre qu'à cette condition. »

Comme il croit qu'il ne pourrait pas **vivre**, au sens de la **bios**, sans devenir un assassin comme sa mère,

il en est réduit à **occuper**

la place sans territoire

de **la petite fille** à qui a été infligé **le statut de l'homo sacer**,
la petite fille **devenue sacra**,
la petite fille dès lors mise à mort.

Il en donne l'explication pathétique :

❖ « *trifouiller dans le ventre, **pour faire passer**, comme on dit.* »

4 points

- *La motricité élationnelle*
- *La dynamique vitale*
- *L'enfant-séquestre et l'interdit de vivre*
- *La restriction de la symbiose*

Motricité élationnelle

Nicolas Abraham : « (Dans le Ventre) la félicité était coessentielle à l'innocence, l'ignorance à la grâce ».

il valide ainsi la notion d'*habit de grâce*, empruntée par Giorgio Agamben aux théologiens :

« Cette **ignorance** est celle de **l'Eden**, là où la nudité était un habit de grâce. »

Sans prendre parti, mais avec réticence, il rappelle qu'il y a des psychanalystes pour affirmer que :

« Jadis, dans le Ventre, nous avons connu la **félicité**, le **bonheur suprême** ».

réticence qui semble venir de son constat affligé : « Hélas, le péché a eu lieu » ; *et ce péché, il ne sait où le placer.*

Or, de cette **félicité**, il ne dit rien, et il semble la confondre avec ce qu'il nomme bizarrement « plaisir orgastique », *et qui est la jouissance qui se produit dans un deuxième temps, jouissance nommée avec une bizarrerie qui montre son embarras* « la **pérennité orgastique** »,

Le ventre de la félicité est le ventre du **début de la grossesse**, celui qui **permet le sentiment océanique**, et qui est **d'une tout autre nature**.

La jouissance d'origine corporelle qui sera à l'origine de la culpabilité,
naît de **l'activation de la musculature striée**
activation dont l'effet est un **abaissement des tensions**, conformément au principe de plaisir.

On observe facilement **son expression joyeuse**

— ce qui la spécifie —

au moment du change des bébés,

et encore à d'autres moments qui se prolongeront toute la vie, à condition qu'on reste dans le champ de la *bios*, **qu'on reste vivant**.

Or, je l'ai signalé,

La jouissance que procure au fœtus son activité motrice peut être **intolérable à la mère**.

Cette **jouissance** seule, *quand elle est sanctionnée*, peut être à l'origine de la culpabilité ;

et c'est pourquoi il faut se garder de la confondre avec le *sentiment océanique*, qui la précède,

| *puisque la rémanence du sentiment océanique,*

| comme on le constate chez ceux qui font de la plongée sous-marine,

| *ne réactive jamais, à ma connaissance, la culpabilité.*

| La volonté cruelle d'entraver le dynamisme des nouveau-nés par l'**emmaillottage**

| a eu, pendant des siècles,

| le **bénéfice délétère** de les priver de cette **jouissance vivifiante**.

Il s'agissait de

bloquer la naissance comme **processus**,

en retardant,

| par **la prolongation de la contention naturelle** des derniers temps de la vie fœtale

leur accès à l'espace euclidien, l'espace commun de la locomotion et de la rencontre.

Et, de nos jours encore, il arrive que

cette **activation plénière** de la musculature striée,

- **plénière**, c'est-à-dire **non limitée par un surmoi légal** —

| *Ne joue pas, ton père a besoin de se reposer.*

ne puisse être **libérée**

que sous sa forme mixée de **jouissance destructrice rageuse**,

la **Schadenfreude** nazie,

qu'on observe dans les **crimes passionnels**,

les **actions terroristes**,

les **émeutes**

et les **guerres**.

Elle seule, avec la **violence contre les femmes** et la **sodomie par forçage**,

est **permise** par les islamistes,

qui ne tolèrent

ni le **football**, jeu de pied percussif **réglé**,

ni les **cerfs-volants**, dont les arabesques sont portées par le souffle des vents.

Pourquoi une telle intolérance ?

La clinique m'a amené à la conclusion qu'ils ne peuvent être compris que comme

la réaction à une culpabilité ignorée,
postérieure à l'origine de la félicité,
sanctionnant la jouissance produite par l'activation du
dynamisme moteur,

même si une composante culturelle et politique peut y concourir.

Cette sanction sera accompagnée d'interdits divers frappant l'activité de l'enfant, interdits qu'on lui enjoint de valider.

Tu vas te faire du mal.

Ce n'est pas pour nous.

C'est trop cher.

Ce sont des mauvaises fréquentations.

Le Docteur a dit que tu as besoin de te reposer.

L'interdiction prolongée d'aller en récréation, faite à une petite fille par sa mère, avec la complicité de l'institutrice et du médecin — elle risquait d'attraper froid — en est une illustration navrante.

Adulte en analyse, elle justifiera le **crime** dont elle a été victime :

« Parce que c'était pas bon pour ma santé »,

- ce qui est à comprendre comme : **pas bon pour ma santé morale.**

Le recours à la santé morale, ici couvert par le discours hygiéniste, est, au pire sens de la doxa,

celui, sans aucun doute, des tuteurs infantilisants de Kant,
dont la collusion éclate ici

La caution que le discours hygiéniste peut donner à la morale la plus dévitalisante est illustrée tout au long du *Knock* de Jules Romains.

Le délabrement psychique de l'analysante, pourtant intelligente, se manifeste par le fait que, dans la même séance, l'instant d'après,

sans même se rendre compte qu'en disqualifiant l'allégation hygiéniste, elle disqualifie le soutien qu'elle vient d'apporter à ses bourreaux,
elle signale que

« l'exercice physique » lui a toujours apporté « un sentiment de bien-être. »

Il faut donc donner une plus grande extension au concept de culpabilité :

La **culpabilité** est, **à l'origine**,
un **état de malaise itératif**, conscient ou inconscient,
lié à la destruction sourde de la joie de vivre
lorsque

des actions vitales,

- *d'abord les coups de pied du fœtus,*
- *puis la fragmentation et le broyage de la nourriture solide au moment de l'éruption dentaire,*

les **affects** qui les accompagnent,
les **fantaisies** qu'elles suscitent,

ne sont **pas supportables** *pour et par les adultes supposés tutélares.*

❖ C'est sur la base de cette **culpabilité originaire** que s'établiront la **culpabilité kleinienne** et la **culpabilité névrotique**.

L'énigme est donc la suivante :

Comment la culpabilité peut-elle être la conséquence de l'excitation joyeuse que procure l'exercice non destructeur, sédatif, de la motricité ?

La dynamique vitale

Les efforts de Galilée et de Descartes pour **mathématiser la force** ont eu pour effet d'empêcher toute réflexion rigoureuse sur la **dynamique vitale**,

dont *l'impetus*, force mystérieuse attribuée aux corps graves, préservait sourdement l'existence, mais que le principe d'inertie excluait de son champ, et qui, conservé comme effet, avait été abandonné comme cause du mouvement par Galilée.

*Au lieu de **penser le mouvement**, dit Alexandre Koyré, Galilée se le représente en le spatialisant.*

On peut soutenir que cette **exclusion** était la **condition épistémologique** d'une avancée de la physique, embarrassée par l'obscurité de la notion de force dont les physiciens essaient encore aujourd'hui d'unifier les quatre catégories,

Mais la clinique nous invite à supposer que cette exclusion était **favorisée**, ou peut-être même **causée** par

l'interdiction inconsciente **de penser le dynamisme humain**,
ses effets sur le psychisme
et ses implications morales.

*L'immense succès qu'a rencontré au début du XXe siècle l'Élan vital de Bergson, principe supportant le **passage du dynamisme d'une génération à l'autre**, peut s'expliquer par le fait qu'elle soulageait le poids de cette interdiction.*

Les états de **malaise** vécus pendant la vie intra-utérine à une époque où la dépendance est maximale, prendront rétroactivement le sens d'une **punition** sanctionnant **les futurs mouvements** du fœtus, qui seront la conséquence de **la dynamique de croissance** de l'embryon ; **mouvements** dont les plus manifestes sont **les coups de pied**.

Or, quand ces mouvements sont considérés comme malveillants par la mère, **c'est qu'elle-même a été victime de la loi du talion.**

Leur caractère persécutoire sera d'autant plus intolérable

- que l'enfant est vécu comme un **produit de l'inceste**,
- et que **la dimension agressionnelle** — et non pas agressive — toujours difficile à assumer, **au principe de toute manifestation vitale**, vient en révéler la nature posée comme blâmable.

|| Dans *L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif*, Winnicott évoque la nécessité « d'étudier dans le détail le destin de la force vitale de l'enfant (**avant sa naissance**). »

Les conséquences pathogènes pour l'avenir de l'enfant de **n'avoir pu être pensé comme incestueux** par la mère,
— *que l'inceste ait été réel ou imaginaire*—
ont été soulignées par Tamara Landau dans *L'impossible naissance ou l'enfant enclavé*.

Dans *Le vice-consul*, Marguerite Duras raconte la mendicante du Gange chassée par sa mère :
elle décrit l'activité de celui qui habite son ventre, l'enfant illégitime qui la dévore de l'intérieur.

« *Le ventre s'arrondit (...) il fait penser à une nourriture où mettre les dents.
Il pleut souvent. Après la pluie la faim augmente.
L'enfant mange tout, riz vert et mangues.
Nuit et jour l'enfant continue à la manger, elle écoute et entend le grignotement incessant. »*

Elle se demande alors qui elle est.

« *Elle trouve :*
Je suis une jeune fille très maigre
• *chassée*
• *qui va avoir un enfant. »*

l'enfant-séquestre et l'interdit de vivre

À la fin de sa grossesse, une femme avait été sommée par son mari, redevenu à ce moment un petit garçon, de l'accompagner chez sa propre mère habitant au loin.

Au cours du voyage, un orage avait embourbé la voiture.
Sous les trombes d'eau, elle avait dû en descendre pour la pousser, entraînant l'immobilisation du fœtus, « devenue un bout de bois », selon ses termes, ce qu'évoquait d'ailleurs le nom de son mari.

Plus ou moins graves, les **cas d'enfant-séquestre** sont

la conséquence d'une **Unité duelle inacceptable**,
parce que vécue comme incestueuse,
mais que peut rendre indissoluble l'interdiction de tuer au moyen d'un avortement provoqué, ou même spontané.

Ils sont particulièrement impressionnants dans les **grossesses méconnues**, invisibles jusqu'à l'accouchement,
le fœtus, **dessaisi de l'autorisation de se retourner**, restant figé en opisthotonos.

La faute d'être vivant obéira toute une existence,
sans qu'un sentiment de culpabilité parvienne toujours à la conscience,
mais en suscitant une **jouissance de mort** à laquelle il sera impossible de renoncer.

Une assistante sociale parle de son enfance dévastée :
« *J'avais une grosse tête qui dormait jamais.* »

La faute d'être vivant peut entraîner
des restrictions de mouvements,
ou des inhibitions motrices,
qu'ont à connaître les entraîneurs sportifs et les professeurs de musique.

La femme qui m'a écrit la lettre,
quelques mois plus tard, à l'issue d'une crise néo-cathartique multiforme, fractionnée sur plusieurs semaines,
rapporte sur un ton d'évidence l'effet, refoulé jusque-là, **de la tentative d'avortement** dont elle avait été victime :

« (le moment) *où j'ai été piquée par ma mère,*
et où j'ai été obligée de pas bouger,
pour qu'elle s'en rende pas compte (que je vivais toujours). »

Le sens historique de la cicatrice qu'elle en porte sur sa hanche ne lui apparaîtra **que dans les minutes suivant cette parole**.

Depuis longtemps, elle avait noté que, sans ce très long travail analytique, elle serait devenue « ***une Hitler femelle*** ».

Cette **obligation de ne pas bouger pour défendre sa vie**,
*mécanisme de défense préformé dans de nombreuses espèces animales, vertébrés
et invertébrés,*
aura l'effet psychique de
révéler rétroactivement la faute d'être vivant.

Plusieurs années avant sa lettre, cette analysante m'avait dit quelque chose que je n'avais pas compris alors :

« J'ai failli vous téléphoner. Une phrase : « **J'aurais bien aimé être la coupable de la mort de Y.** »

Y était son compagnon de jeu, le bâtard à la fois caché et choyé de la fille de sa nourrice, celle qui, adolescente, l'avait traitée comme une poupée et la masturbait avec un crayon.

Le fait qu'elle dise « la coupable », au sens juridique du terme,
et non **une des** coupables,

révèle son souhait d'exonérer celles dont elle avait besoin pour survivre biologiquement, **ses tutrices**,

de les exonérer de la mort de cet enfant, son compagnon de jeu, *qui était aussi son délateur*, et dont elle avait de bonnes raisons de souhaiter la mort, souhait qui lui servait à masquer qu'**elle était déclarée sacra.**

« Quand on tricote de la laine, on tire la laine de l'intérieur de la pelote.
Plus on tire, moins le nœud se défait. »

Elle enchaîne :

« Si (c'est-à-dire : « si seulement ») ça avait pu les soulager de leur douleur (que je sois la cause de la mort de Y). »

Elle veut dire que réussir à disculper ses supposées tutrices, en s'accusant à leur place,

les auraient rendues moins malveillantes à son égard.

Mais le travail analytique l'a rendue lucide :

« J'avais ma propre histoire qui n'avait rien à voir avec elles.
A cause de ma haine pour Y.

Je voyais le reproche dans leurs yeux (d'être vivante alors que Y était mort). »

Ce reproche muet la rendait encore plus dépendante :

« **Ce putain de besoin d'être humain.** »

La nécessité d'être reconnue comme un être humain,
est à comprendre comme la nécessité d'échapper au statut de sacra, au
statut d'**homo sacer**,

celui que le droit romain déclarait

- **sans territoire**,
- **tuable par qui voudra** ;

elle produit une complaisance de prostituée qui l'amène à l'aliénation.

Elle, qui pourtant n'a pas été plus loin que le certificat d'étude, en souligne la conséquence.

Elle évoque :

« Les gens qui se sentent coupables dans un accident (auquel ils ont survécu), **parce qu'ils n'ont pas accès à leur haine.** »

Déclin fautif de la symbiose

On a défini la **symbiose** comme un processus qui serait coextensif à l'embryogenèse,

mais on n'a pas assez souligné que, toujours maintenue par la **nécessité vitale** de la **dépendance**,

c'est le développement même qui va la restreindre au moment de **l'autonomisation motrice du fœtus**.

Or

cette **autonomisation motrice** peut être frappée par **une sanction** dont les modalités et les effets sont repérables dans les analyses longues, et qui sera à **l'origine de la culpabilité originare**.

La sanction qui en résultera est parfois précédée par des signes dont le sens se révélera plus tard.

Kafka, dans *Le terrier* :

« **Mes ennemis** ne sont pas tous là-haut (...) ce sont des esprits souterrains.

On entend leurs ongles gratter (...)

Peu importe avec eux qu'on soit dans sa maison, c'est plutôt dans la leur qu'on se trouve.

De temps à autre, à intervalles réguliers, l'effroi m'arrache à mon profond sommeil et j'épie, j'épie dans le silence. »

On peut facilement constater la rémanence de cette inquiétude :

quand on fait un geste dont la maladresse se révèle objectivement dommageable, il est parfois impossible de décider si elle est due à un concours de circonstances, ou si elle est une sanction auto-administrée pour un motif opaque.

Si on pousse suffisamment l'analyse de cette maladresse, on découvre parfois que le geste banal raté, pénalisé subjectivement, avait la signification historique d'une revendication autonomisante.

Restent maintenant à découvrir

quelles sanctions peuvent signifier **rétroactivement** qu'il y a eu volonté d'autonomisation,

et

pourquoi elle est **blâmable**, donc **sanctionnable**.

Les tremblements de terre évoqués **dans les cures** rappelleront le présage de **l'effroi** dans l'indistincte diaphanie utérine.

Ils seront compris

- comme une **rétorsion au fait d'avoir été vivant**,
- comme une **punition** pour l'inquiétude et le ressentiment que les manifestations fœtales peuvent susciter chez une mère portant en elle **l'enfant d'une faute** imaginaire ou réelle.

Pour les Chinois, les tremblements de terre étaient causés par la colère des dragons habitant sous les montagnes, quand on troublait leur tranquillité **en vivant sa vie**, en refusant les traditions et les rituels sclérosants ; cas historique des débuts de la construction des lignes de chemin de fer, qui témoignait d'une volonté d'autonomie intolérable.

Ce thème du réveil des dragons est repris dans un film anglais de 2002, *Le règne du feu*, où **la colère** de l'un d'eux est provoquée par le forage d'un tunnel dans le métro londonien.

Ces **interdits**, auxquels le masochisme primordial apportera son concours, tirent leur efficacité d'un rapport de force dont la trace se réactualise dans les transferts.

Ces interdits létaux doivent être clairement distingués de ceux, subjectivés et dynamisants, auxquels conduit la castration symboligène.

À la pénalisation du dynamisme fœtal

produit par la culpabilité d'une **grossesse vécue comme incestueuse**

succédera après la naissance

la mise en place d'une restriction intentionnelle du développement autonomisant des enfants, noté par **Kant**.

En effet, prolongeant la rupture de la symbiose biologique,

l'autonomie mondaine se déployant *dans* l'espace euclidien, condition de l'intersubjectivité,

pousse à la **séparation des parents**, **ce qui est interdit par le pôle céphalique de l'Unité duelle**.

La fréquence de cette interdiction est facile à observer au sein des familles ou dans les jardins publics, alors même qu'il n'y a aucun danger objectif, l'enfant toujours sous le regard de la mère.

Tu seras mon bâton de vieillesse a été entendu par quelqu'un pendant toute son enfance. Tel a été le destin d'Antigone, dont on a bien tort de ne pas prendre en compte les effets, quand on examine son attitude butée devant Créon.

}} Un exemple terrifiant de l'interdit de l'autonomie locomotrice, où la terreur de la féminité avait sa part, est donné par la mutilation des pieds des petites Chinoises, dont la souffrance se prolongeait toute une vie,.

Outre la commodité érotique dont ils seraient privés, ils pourront encore moins l'accepter, quand

l'enfant a été la **preuve** et le **témoin** de leur faute, imaginée ou réelle, comme dans le cas de la petite-fille-bout-de-bois.

*En outre, de nombreux analysants évoquent le sentiment d'**avoir été en trop**, et pas seulement dans les familles nombreuses.*

A la fin du compte, la position de témoin est celle du condamné à mort, du marturo,

et la clinique nous dit pourquoi :

la faute est d'être vivant.

Tu me fatigues.

Pour échapper à ce reproche, un enfant doit essayer de survivre en tant que mort, ce qui éclaire un certain nombre de somatisations ; et une des difficultés de certains analystes est de reconnaître est que **les appels à la vitalité** venant de son organisme seront vécus comme **des fautes**.

Reste près de moi.

*Ne fais pas ça, tu vas **TE** faire du mal.*

Une mère informe sa fille que c'est à cause d'elle qu'elle est sous la coupe de son mari.

Quand tu es née, j'ai dû renoncer à mon métier pour t'élever.

❖ *Plus radicalement encore,*

la venue au jour peut être posée comme un **crime**, qui sera intériorisé par celui à qui il est imputé.

la faute est d'avoir voulu vivre.

La nature de cette faute est parfois énoncée clairement : avoir voulu vivre impliquait la volonté de tuer.

À un enfant dont la mère est morte en couches :
Tu as tué ta mère en naissant.

Jamais cet enfant ne connaîtra pleinement la joie de vivre

et s'il arrive qu'il l'éprouve brièvement, *il n'en saura rien, alors même qu'elle le rend coupable.*

Cette phrase est dite dans cette intention.

Si vous y réfléchissez, vous constaterez qu'elle ne peut pas en avoir une autre, et que ce motif ne peut entrer dans le cadre du lien au fantasme à quoi l'on se contente souvent de réduire le désir selon Lacan — nul objet a dans l'affaire (auquel, d'ailleurs il lui arrive lui-même de recourir quand il parle du désir) — ni plus, ni moins, d'ailleurs, que celui, inverse, des tuteurs majorants.

C

Nicolas Abraham

Avec l'emploi du langage, la rupture de la symbiose liant originellement l'enfant à sa mère va rendre la **duplicité** inéluctable.

Causée par cette rupture, elle détruit l'**innocence**.

- *Rébellion*
- *Duplicité*
- *Asservissement au Coup de la jouissance*

Rébellion

L'enfant qui, dans un premier temps, a un sens affirmé des injustices qui le frappent, sera tenté de se rebeller ;
et d'autant plus que

le moyen de comprendre sa faute,
et parfois même de la repérer,
lui échappe.

Mais *tout événement afflictif étant une punition*,

la rébellion est impraticable,
quand il est interdit de critiquer

- **ceux qui ne se trompent jamais**
- **ceux qui ne sont motivés que par le bien de l'enfant.**

La doxa est impitoyable : **on ne juge pas ses parents**,
assertion inlassable, cadennassant la fausse vie, la zôê,
qui masque **la mort larvée de l'âme**,
comme les psychanalystes peuvent le constater jour après jour,

Il n'y a donc pas à s'étonner qu'Elena Ceacescu ait déclaré aux soldats venus l'arrêter : « Vous êtes des enfants » ;
❖ c'est-à-dire des **enfants rebelles** méritant d'être punis.

Duplicité

Essayer de se protéger de la malfaisance, des injustices et des mensonges des adultes

en les assurant de son **amour** et de sa **soumission**

exige de **renoncer au recours à la raison**.

Le tombeau de Pol Pot, accumulation d'immondices et de débris, se trouve au fond d'une forêt. Des paysans viennent y brûler des baguettes d'encens.

Un journaliste s'étonne : « Comment pouvez-vous aimer quelqu'un qui vous a fait tant de mal ? »

L'un d'eux répond : *Il fallait bien qu'on l'aime.*

Ferenczi avait déjà évoqué « l'amour forcé » dans *Confusion de langue*.

Il en résultera une restriction intellectuelle proportionnée aux dangers encourus,

entraînant une **difficulté à penser la causalité**,

quand il s'agit des effets destructeurs de la conduite des parents.

De là dérive la **confusion** fréquente entre **causalité** et **corrélation**, facilement repérable dans les erreurs populaires de lecture des statistiques, **chaque fois qu'il y a de la culpabilité dans l'air**.

*C'est d'ailleurs cette difficulté d'interprétation des statistiques qu'avait dû affronter Durkheim dans son travail sur le **suicide**.*

Cette confusion est exploitée par les politiciens habiles qui en ont eux-mêmes été victimes.

Mais, **dans le même temps**, les exigences de la survie, *die Not des Lebens*, imposent la prise en compte du principe de réalité.

La nécessité pratique de s'appuyer sur **la dimension temporelle de la causalité** faisant succéder l'effet à la cause, suscitera une **duplicité** contournant cet interdit de penser.

Non seulement l'accès au langage ouvrira la voie de la duplicité, mais il la rendra nécessaire.

Un **clivage** entraînant la duplicité se produira donc

entre **la part aliénée** du psychisme
et **sa composante adaptative**.

Un homosexuel brillant : *Ma mère est une sainte.*

Cette phrase dite avec humour n'admet pas la réplique.

Elle révèle la duplicité de celui qui parle : en même temps qu'il se moque de lui-même, il n'entend pas que soit mise en doute l'impeccabilité de celle qu'il doit dispenser d'un procès en cour de Rome.

D'où l'on remarque que

La débilité profonde et la débilité légère ne sont pas de même nature.

❖ *La **débilité profonde**,*

quand elle est consécutive à une psychose infantile qui tentait la sortie de l'autisme par le refus de la doxa, peut échapper à la duplicité,

❖ *La **débilité légère***

peut y recourir avec des ruses souvent naïves.

Asservissement au Coup de la jouissance

La duplicité ne prémunit pas contre **le piège de la jouissance aliénante**.

Le **sentiment de faute**,

conséquence des punitions sanctionnant les coups de pied,

témoins de la vitalité du fœtus,

sera surancré par le *backlash* rétorsif, le Coup de la jouissance,

recherché par les toxicomanes dans le *flash*,

le **Schreck** freudien, l'effroi paralysant que produit l'effraction du bouclier pare-excitation.

Facilement repérable chez ceux qui revendiquent la liberté à grands cris, le paradoxe est que

❖ **celui qui a manqué de tuteurs véritables, majorants**
ceux que leur statut a convaincu de leur **devoir de mener à l'autonomie**
celui qui leur est confié,

celui-là, croyant échapper à la toxicité des puissants par le renoncement à toute rébellion efficace,

s'y recollera sans cesse,

piégé par **la seule jouissance, désastreuse, qui soit à sa portée**.

Tamara Landau, dans *L'impossible naissance ou l'enfant enclavé*, évoque ce qu'elle nomme « Le trou noir de la pensée » :

« *La jouissance sexuelle remplace la défaillance du sentiment d'exister réellement.* »

marquant ainsi

le lien

- entre **une jouissance suppressive** du sentiment d'être vivant
- et **l'interdit de pensée**.

Le recours aux jouissances produites par les punitions — bien connu des pervers, mais pas seulement — sera d'autant plus nécessaire qu'elles auront été fortes.

D'où la confusion de Nicolas Abraham entre la **volupté** intra-utérine et la **jouissance moralisante** de la sanction.

et

❖ **plus** l'interdit de l'autonomie aura été efficace,

❖ **moins** la **jouissance du Coup** laissera de place aux **jouissances non aliénantes**, **non suppressives de sens**,

les jouissances de la **bios**, *la vie digne d'être vécue*.

notamment celle que procure la pensée appliquée sans complaisance à la recherche de la vérité.

Ainsi se termine la première partie de ce travail, consacré au **statut de la faute**.
Le prochain exposé traitera de **l'acquisition du savoir fautif**.

En résumé, je propose les hypothèses suivantes :

1. *La culpabilité originaire sera d'autant plus grave et d'autant plus énigmatique que les malaises détruisant le sentiment océanique auront été archaïques et auront mis en danger la vie du fœtus ou de l'embryon.*
2. *Les rétorsions de la mère, éventuellement aggravées par les coups de pied du père, pénaliseront les mouvements fœtaux en rendant rétroactivement fautives les activations motrices résolutives.*
3. *Se vouloir en faute et vouloir le faire savoir est d'autant plus impératif qu'il est interdit de mettre en doute l'impeccabilité de ceux sans lesquels la vie du corps serait impossible.*
4. *Plus la volonté de disculper les adultes est tenace, plus le travail analytique en révélera les crimes.*
5. *Cette volonté produira une duplicité clivante.*
6. *Plus les crimes envers un enfant auront été grands, plus la culpabilité pesant sur lui sera implacable.*
7. *Aliénés par l'introjection pathogène héréditaire, certains parents ne supporteront pas l'autonomisation de leur enfant, laquelle, en outre, les priverait d'une commodité érotique.*
8. *Tout choc valant pour effraction, tout malaise, toute douleur, toute peine, s'ils sont compris comme des sanctions, causeront la répétition de jouissances délétères devenues indispensables, dont la fonction est de maintenir un lien de soumission confondant, non articulable, asubjectivant.*

Ces hypothèses devront être confirmées cliniquement
et
leur portée heuristique évaluée.

bibliographie

- ABRAHAM**, Nicolas, « Le “crime” de l’introjection », *L’écorce et le noyau*, Aubier Flammarion.
- ABRAHAM**, Nicolas, « Notes du séminaire sur l’unité duelle et le fantôme », *L’écorce et le noyau*, Aubier Flammarion ;
- AGAMBEN**, Giorgio, *Homo sacer*, Seuil, Opus.
- AGAMBEN**, Giorgio, *Nudités*, Bibliothèque Rivages.
- ARISTOTE**, *Analytiques*.
- DESCARTES**, René, *Le discours de la méthode*.
- DOLTO**, Françoise, Les malaises cœnesthésiques, origine du sentiment de culpabilité, *Au jeu du désir*, Seuil.
- DURAS**, Marguerite, *Le vice-consul*.
- FERENCZI**, Sandor, Transfert et introjection, *Psychanalyse 1*, Payot.
- FERENCZI**, Sandor, Le concept d’introjection, *Psychanalyse 1*, Payot.
- FERENCZI**, Sandor, Confusion de langue entre les adultes et l’enfant, *Psychanalyse 4*, Payot.
- FREUD**, Sigmund, Entwurf einer Psychologie, 1895 ; *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, S. Fischer Verlag, 1962 ; Esquisse d’une psychologie scientifique, *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., 1969.
- FREUD**, Sigmund, *Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique*, chapitre III, « Les criminels par conscience de culpabilité », GW X ; OC XV, P.U.F.
- KAFKA**, Joseph, *Le terrier*.
- KANT**, Emmanuel, *Qu’est-ce que les Lumières ?*
- KLEIN**, Mélanie, Les tendances criminelles chez les enfants normaux, *Essais de psychanalyse*, Payot.
- KOYRÉ**, Alexandre, *Études galiléennes*, Hermann.
- LACAN**, Jacques, Le séminaire livre VIII, *Le transfert*, Seuil.
- LANDAU**, Tamara, *L’impossible naissance ou l’enfant enclavé*, Imago.
- MALAMOUD**, Charles, *Cuire le monde*, La Découverte.
- PRÉ-LAVERRIÈRE**, Jean-Mathias, *La Chose*, traduction interlinéaire commentée, avec examen du commentaire de Lacan, illustration théâtrale et exemples cliniques, HC.
- WINNICOTT**, Donald W., L’esprit et ses rapports avec le psyché-soma, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot.
- WINNICOTT**, Donald W., L’agressivité et ses rapports avec le développement affectif, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot.
- WINNICOTT**, Donald W., La théorie de la relation parent-nourrisson, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot.
- WOOLF**, Virginia, *Une chambre à soi*.